

Dimanche 13 juin 2010

Nous le savons, et c'est souvent un sujet d'étonnement, dans les Evangiles, Jésus mange plus souvent qu'il ne prie. Notre récit est donc une rencontre à table.

Nous le savons aussi, une invitation à dîner, à souper peut être une belle occasion de rencontre, de connaissance, de conversations serrées et même intéressantes, et aujourd'hui les « repas d'affaires » où l'on débat de questions importantes sont courants.

Le récit de Luc nous transporte dans une maison juive et nous avons en plus le sens communautaire et religieux du repas.

Un croyant, un pharisien n'invitait à manger chez lui que des personnes dont il connaissait la justice et la piété. A table, on disait des prières avant et après le repas ; on observait un certain nombre de prescriptions rituelles. Voilà pourquoi le repas était aussi une communion. Et cela ne veut pas dire pour autant le repas était moins joyeux, moins fastueux.

Jésus est donc venu chez un pharisien. Luc ne précise pas tout de suite son nom, on apprendra seulement au cours du récit qu'il s'agit de Simon. De même, contrairement aux trois autres évangiles qui situent l'épisode à Béthanie, Luc ne précise pas la localité. C'est dire que le récit commence comme une histoire banale, une histoire de tous les jours, une histoire normale pour le nomade qu'était Jésus.

Par ailleurs, les pharisiens, les « séparés », formaient le groupe qui avait la plus grande influence dans la Palestine du temps de Jésus. Mouvement laïc, il comptait parmi ses membres beaucoup de scribes et de docteurs de la loi. Les Pharisiens constituaient l'élément stable et portant des participants aux réunions de la synagogue. Attachés à la Loi et comme l'appellera Paul, à la « justice de la Loi » ils ont été les adversaires les plus décidés et les plus constants de Jésus.

Or notre histoire nous montre qu'il n'y avait pas toujours et seulement de choc frontal. En effet, c'est un pharisien qui a invité à dîner et Jésus accepte sans réserve. La rencontre a lieu sans préjugés réciproques.

L'invitation a été courtoise. Il est possible que Simon ne s'est pas mis en frais et qu'il n'est pas allé au-delà de la courtoisie normale, mais son hospitalité a été parfaitement correcte. En effet, le lavage des pieds, le baiser de salut et l'huile parfumée pour les cheveux n'entraient pas dans cette hospitalité normale. C'étaient des manifestations d'affection et d'honneur particulières auxquelles Simon n'a pas eu recours et, du reste, Jésus ne le lui reprochera pas.

Ce qui importe, c'est que Simon et Jésus soient en face l'un de l'autre, tout en étant au milieu d'un groupe de convives. Ce qui importe c'est l'affrontement de deux mondes ou, à tout le moins, leur confrontation.

A la première lecture, on pourrait être tenté de faire une caricature de Simon le pharisien. Ce serait être loin de la réalité et de la portée de la scène. Et nous risquerions, du coup, de faire une caricature de nous-mêmes.

En fait, Simon est un de ceux qui prend au sérieux la foi de ses pères. Et alors comme aujourd'hui, ce n'était pas une affaire sans importance. Dans la société juive d'alors, divisée par les tensions entre les collaborateurs économiques, politiques ou culturels des Romains et les opposants, entre les paganisants – quant à leur idéologie et à leurs pratiques – et les zélotes, avec un peuple désorienté et désorganisé, les pharisiens étaient le noyau dur du judaïsme, de la foi et de la vie juives. Sociologiquement, ils étaient plus proches du peuple que de la caste sacerdotale au pouvoir. Plus tard, ce sera grâce à eux que le judaïsme survivra au bouleversement de la nation et à la destruction du Temple. Ce sont donc des gens à la foi solide, fondée sur les Ecritures, sur la Loi.

Simon est donc quelqu'un qui, sur la base de la Loi et de l'observance de ses principes, trace des frontières nettes. C'est un homme de bien.

Celui qui ne vivait pas selon la Loi était un pécheur : des modes de vie, et donc des métiers qui empêchaient l'observance scrupuleuse de la Loi, même rituelle, et en particulier l'observance du sabbat, faisaient littéralement des hors-la-loi. C'était par exemple le cas des bouviers semi-nomades, comme celui des bergers. Les bergers de Bethléem qui sont les premiers témoins de la naissance de Jésus sont des marginaux, des pécheurs de cette espèce.

Pécheurs par excellence sont les Publicains, les collecteurs d'impôt pour le compte de l'occupant romain, comme Zachée chez qui ira Jésus, et aussi les prostituées. Le tabou sexuel est vu comme le péché par excellence, surtout s'il est commis par une femme.

La femme, anonyme chez Luc, qui, à un certain moment, entre dans la salle du banquet est manifestement une prostituée locale bien connue. Simon sait qui elle est. Elle n'a rien à faire avec son monde, elle n'a rien à y voir. Il y a un abîme entre eux.

L'attitude de Simon n'est pas un moralisme rigide, c'est la manifestation de sa façon de comprendre et de vivre sa foi. Le Dieu de la Torah est un Dieu d'ordre, ennemi du désordre, en lutte depuis le début contre le chaos. Il est pour l'harmonie de sa création, de son peuple, selon les commandements bénéfiques et bénis. Il est donc ami avec ceux qui observent la Loi qui les amènera à une vie en paix avec Dieu, une vie « juste » qui a un sens, qui est utile aux autres. Le Dieu de la Torah est l'ennemi des transgresseurs.

Cet homme, Simon, ce croyant, invite Jésus de passage dans sa ville. Le monde en parle et Simon veut savoir que penser de lui. Est-il Le Prophète, avec une majuscule, est-il un de ces prophètes que, selon la tradition, Dieu envoie à son peuple pour lui annoncer des choses importantes ? Est-ce que Jésus entre dans le monde de Simon, dans son système de pensée et de vie ?

Simon est donc dans une expectative courtoise. La rencontre est programmée. Ce n'est pas un piège mais bien une rencontre sincère.

Seulement Jésus va rebattre les cartes et c'est l'entrée de la prostituée qui lui en offre l'occasion.

Son entrée semble passer inaperçue. Il est étonnant que Simon ne l'interpelle pas de façon caustique et qu'il ne la fasse pas immédiatement jeter dehors par ses serviteurs.

Non, au contraire.

Parmi les œillades que nous pouvons imaginer mais que Luc ne rapporte pas, et ce n'est pas un hasard, parmi les murmures, la femme s'approche, par derrière, du seul des convives auquel elle prête attention, et qui est allongé comme les autres, les jambes en arrière.

Regards et murmures ne la touchent pas, elle est attirée par Jésus, comme aimantée par lui. Dans toute la scène, elle reste muette, elle ne dit pas un mot. Mais elle parle avec son corps tout entier, avec ses gestes, avec ce qu'elle fait et où et comment elle le fait. Ce sont les gestes de l'amour, mais ici, ce ne sont plus les gestes de l'amour vénal que les hommes lui demandent, mais, bien que ce soit les mêmes, ceux de l'amour désintéressé qu'elle offre à Jésus.

Cette prostituée, vue comme une femme qui vend l'amour, devient avec Jésus un document vivant de l'amour gratuit, pur, qui ne s'achète ni ne se vend. Celle qui dans l'opinion courante personnifie l'amour mercenaire devient modèle de l'amour évangélique. Et cet amour est si grand qu'il dissout même l'ombre de ses péchés. La femme est sauvée par sa foi, mais cette foi n'a pas d'autre langage que celui de l'amour.

A l'évidence, elle a déjà rencontré Jésus. Comment ? Nous ne le savons pas. De toutes façons, elle en a déjà reçu l'annonce. Elle a entendu le pardon, elle a découvert que, pour Jésus, pour Dieu, elle n'est pas condamnée à porter le fardeau de sa vie d'avant : pour Jésus il n'y a pas de ségrégation entre les pécheurs justes et les pécheurs injustes.

Non que le péché soit relativisé. Jamais Jésus ne le relativise ni ne l'amoindrit. Et cette femme n'est pas une Dame aux Camélias du 1^{er} siècle sur laquelle verser les larmes romantiques d'Alexandre Dumas fils ou de Verdi. Il n'est pas et ne sera jamais indifférent d'être voleur ou honnête, fraudeur

fiscal ou non ; adultère ou fidèle, personne sans parole ou personne de parole, etc. Mais ce que Jésus clarifie ici, par son attitude comme par ses paroles, est que même les justes, quelle que soit leur approche des différents aspects de la justice, ont besoin de l'amour et du pardon de Dieu et peut-être qu'ils ont plus de peine que les autres pour le comprendre et l'accepter.

Donc Simon n'intervient pas. Lui aussi parle peu. Il observe. Pour si désagréable qu'elle soit pour lui, l'entrée de la femme servira de révélateur : Jésus devra se découvrir.

Pour Simon, cette femme est un objet insignifiant, il regarde Jésus, il observe son comportement. Il observe et juge. Il applique les critères de son monde, de son standard de vie, convaincu qu'il est que c'est celui de Dieu. Et le résultat est clair : un homme qui se comporte comme Jésus ne peut pas être un prophète, un homme de Dieu.

Avec Simon, Jésus rate son examen. L'hôte reste courtois mais, pour lui, Jésus est recalé. Il ne vaut même pas la peine de discuter avec lui de l'incident, ce serait tout aussi désagréable et mettrait Jésus comme lui-même et les autres mal à l'aise. Et puis ça pourrait aussi être risqué. Simon s'est informé mais il ne s'engage pas.

Et la femme ? Jésus se tait aussi, il ne lui dit rien mais il la laisse faire. Il ne pourrait pas être plus éloquent face à tous. Il l'accepte, ou mieux, la rencontre est déjà intervenue, et ce geste en est une manifestation, un débordement.

Puis après tous les propos sérieux et moins sérieux qui se sont échangés jusqu'alors à table, voici que Jésus engage la vraie rencontre avec Simon.

Selon son habitude et dans la lignée de Nathan face à David, Jésus raconte une histoire. Il ne fait ni une conférence, ni un cours accéléré de morale, il raconte une histoire tirée de la vie de tous les jours, une de ces paraboles juives typiques qui forcent à réfléchir, qui obligent à tirer de nous-mêmes la réponse, la vérité vive.

Simon, tout comme David avant lui, donne immédiatement la réponse logique ! Il est clair que des deux débiteurs, le plus reconnaissant est celui qui a eu la remise la plus grande ! et Jésus lui fait comprendre que, par là même, il est en train de parler de Dieu, de lui, de la femme. Pour la première fois, Simon rencontre Dieu. Dieu comme il est, dans sa sainteté et son amour.

Jésus ne se défend pas, il défend la femme sans pour autant dire qu'elle n'est pas une pécheresse, au contraire. Dieu ne se défend pas, c'est lui qui défend, libère, pardonne et nous sauve.

La femme l'a compris et elle en est débordante de reconnaissance et de joie.

Ses péchés sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé. Ce n'est un « parce que » causal mais explicatif. L'amour de la femme n'est la cause du pardon, mais il explique, illustre, manifeste qu'elle a reçu ce pardon, qu'elle a compris l'amour de Dieu et elle en déborde. La parabole le dit avec clarté. Son geste d'amour et de reconnaissance est la réponse à l'amour de Dieu qui l'a rejointe, qui l'a rencontrée à travers Jésus.

Simon l'a-t-il compris ? Et nous le comprenons-nous ? Allons-nous partir vraiment, sérieusement et joyeusement « en paix » ?

Amen

Gisèle Tron